

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Laurent WEINSTEFFER

Revue du mois

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 282-284

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

REVUE DU MOIS

Le Congrès des Catholiques allemands tenu à Strasbourg dans les derniers jours du mois d'Août a dépassé, en participation, en cordialité et en magnificence, toutes les prévisions de ses organisateurs. Des témoins de ces splendides assises nous ont affirmé — et nous les croyons sans peine — que trente mille personnes figuraient au cortège ouvrier du 29 Août : il paraît même que les Compagnies des chemins de fer allemands ont dû, faute de matériel, enrayer le mouvement colossal des masses qui voulaient aller manifester dans la capitale de l'Alsace. Pas le moindre désordre, pas l'ombre de désunion au sein des nombreuses commissions qui ont siégé durant ces quatre belles journées du Congrès. Quelques jours après, le citoyen Bebel, un des chefs du parti socialiste allemand, a essayé de venir à Strasbourg même, porter un jugement personnel sur les conséquences à tirer de cette assemblée grandiose : de l'aveu de ses confrères, il n'a réussi qu'à faire ressortir davantage la puissance des catholiques de l'Empire et a même eu tort d'entrer en campagne, une fois de plus, contre la politique intérieure et extérieure de son gouvernement. Le Congrès de Strasbourg a bien dû effleurer quelques-unes des questions politiques les plus délicates de l'heure présente : mais, par le tact des orateurs tout s'est passé sans accroc : et il ne reste de ces grandes manœuvres du Centre qu'une impression profonde presque religieuse, de son activité, de sa force et de ses progrès.

Presque au lendemain du Congrès que nous venons de rappeler nous apprenions, avec une grande satisfaction, — et non sans surprise — que les plénipotentiaires japonais et russes avaient réussi à s'entendre et que la paix entre les deux nations rivales avait été signée, sans trop de pertes territoriales pour la Russie et sans exigences outrées de la part de son vainqueur. Même chez ceux qui demandaient la paix à grands cris on ne pensait pas qu'elle arriverait aussi vite et aussi complète. Nous ne saurions donc trop remercier le président Roosevelt d'avoir si bien su diriger les pourparlers de Portsmouth et trop féliciter Komura et Witte d'avoir répondu aux efforts du président des Etats-Unis. Dès maintenant, la Russie pourra s'occuper avec plus de calme des réformes intérieures qui la sollicitent et de ramener l'ordre dans son sein. Même après les concessions du czar et ses promesses de ne travailler qu'au bien de son pays, c'est là une œuvre des plus difficiles et des plus gigantesques qui aient été tentées jusqu'à nos jours : il faudrait, à côté de cet homme sur la tête duquel reposent tant de responsabilités, des

conseillers sages et prudents, de vrais hommes d'Etat, capables de débrouiller l'imbroglio dans lequel l'autocratie du souverain et les excès de tout genre ont plongé l'immense empire de Pierre le Grand. L'œuvre sera longue, mais elle n'est pas impossible et Dieu aidant, nous assisterons avant peu, à un réveil politique, intellectuel et religieux de ce pays si durement éprouvé par les revers, si rudement secoué par les révolutions partielles et successives qui le déchirent depuis plusieurs années et dans cette dernière année surtout.

Maintenant que l'horrible, l'affreuse, l'atroce guerre a dû céder le pas à des idées plus saines il faut espérer que nous n'entendrons pas de sitôt le bruit, du canon et que, plus près de nous, les chefs d'Etat sauront se garder de l'envie de jouer aux soldats. L'affaire du Maroc est à peu près réglée et l'empereur Guillaume se contente de prononcer des discours de concorde et de paix, à peine épicés de quelques grains de poudre pour n'en pas perdre l'habitude et n'en pas faire oublier le goût à ses armées.

Nous ne saurions pourtant pas encore dormir sur les deux oreilles : après les orages qui ont bouleversé l'atmosphère dans le courant de cet été et qui ont fait tant de ravages — après les tremblements de terre de Calabre qui font frémir et qui ne sont, après tout, que de vilains caprices de la nature, nous ne sommes pas encore sortis de l'ère des conflits sociaux : le sang coule au Caucase, de toute part on n'entend parler que de grèves violentes, d'appel aux passions ; et les congrès les plus incendiaires se tiennent non loin de chez nous.

Le choléra dont on nous menace et qui a fait son apparition au Nord de l'Allemagne n'est rien à côté du malaise moral qui grandit et qui creuse des abîmes entre les différentes classes de la société. Les ennemis de la société ne cachent pas leurs desseins : la réunion des Librepenseurs, à Paris, leur honteuse parodie au pied de la basilique de Montmartre, a dépassé en cynisme tout ce qu'on pouvait s'imaginer. L'état neutre est en voie de disparaître : car ce qu'il faut, c'est l'état sans Dieu. Ils le hurlent sur les toits ; et ils ne semblent pas voir qu'à ce qu'ils appellent la tyrannie des dogmes du christianisme et de l'Eglise, ils ne peuvent apporter d'autre remède que leur propre tyrannie et leurs instincts d'anarchie. Et pourtant ils osent crier : Vive la liberté.

Nous ne nous étions pas trompés quand nous pensions que M. Emile Combes, l'ex-président du Conseil des ministres de France ne se retirait qu'à contre-cœur, et qu'à la moindre occasion il recommencerait à parler et à faire parler de lui. On le croyait neurasthénique — et c'est possible : cette maladie atteint ceux qui ne font rien ou qui travaillent trop et il est du nombre de ces derniers ; mais nous ne nous doutions pas que cet homme et ce vieillard pousserait la rage qui l'anime jusqu'aux

élucubrations de son récent discours de Lyon. Nous parlons de discours : il vaudrait mieux parler de sa massue car il s'est borné à distribuer des coups à tous les hommes de principe et de valeur que le Parlement compte encore dans son sein : MM Ribot, Aynard, Benoist et beaucoup d'autres ont essayé sa verve sectaire et quand il les lâchait c'était pour piétiner sur les Congrégations, sur l'Eglise qu'il voudrait encore abaisser davantage.

Il a été hautement condamné et désapprouvé par la majorité des citoyens français ; du moins, nous le croyons et nous avons pu lire en maint journal qui, autrefois, flattait la manie persécutrice du père d'Edgard, l'expression de la honte et du dégoût. Mais jusqu'ici personne n'a relevé le défi de M. Combes au bon sens, et dans ce pays qui a donné naissance à la chevalerie, au sein de ce peuple qui a vu des prodiges de valeur et de générosité, aucun homme de cœur ne s'est levé pour venger, ne fut-ce que d'un discours, l'outrage adressé à la France dans la personne de plusieurs de ses représentants. Peut-être que nous avons tort de voir, d'un œil aussi attristé, les continuel attentats de M. Combes à la liberté individuelle et au bonheur de son pays ; mais nous ne demandons pas mieux que d'être détrompés et, s'il le faut, nous attendrons jusqu'aux prochaines élections.

Quand ces lignes paraîtront nos « cadets » auront regagné leur étude, leur cours de récréation et leur dortoir ; à ceux qui lisent les « Echos » nous souhaitons « bonne année, bon succès » comme nous leur souhaitons naguère de bonnes vacances. Nous même qui les aimons pour leur jeunesse et pour les espérances que nous fondons sur eux nous saluons avec bonheur l'heure de la rentrée ; leurs jeux et leurs cris n'arriveront pas à étouffer les jeux de la politique et les cris de la discorde humaine, mais en les voyant courir, en les entendant chanter, nous penserons à l'avenir qu'ils nous préparent et qui, s'ils le veulent bien, sera meilleur que le présent.

L. W.